



Lessings sämtliche Werke

in 20 Bänden

Laokoon [u.a.]

Lessing, Gotthold Ephraim

Stuttgart, [1883?]

32. Entwurf der Vorrede zu der von Lessing beabsichtigten französischen Ausgabe des Laokoon.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-65633](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-65633)

Von dem Gemälde des Timanthes: und die Verbesserung der Stelle des Plinius, die ich aus dem Gronov soll geborgt haben. Ich kenne Gronovs Noten über den Statius nicht.

Von dem Geschrei des Philoktetes. Er erdrückt es aus Furcht, daß sie ihn sonst nicht mitnehmen würden. Geschrei des Hippolytus.

32.

Entwurf der Vorrede zu der von Lessing beabsichtigten
französischen Ausgabe des Laokoon.

Preface.

Celui, qui compara le premier la Peinture et la Poesie, etoit un homme sensible qui s'appercevoit que les deux arts faisoient sur lui des impressions semblables. Tout les deux, se disoit-il, nous representent des choses absentes comme presentes, l'apparence comme realité; tout les deux font illusion, et cette illusion plait.

Un second tacha de penetrer dans l'interieur de ce plaisir, et fit la decouverte, qu'il decouloit dans l'un et dans l'autre de la meme source. La beauté, l'idée de la quelle s'abstrait originerement d'objets corporels, a des regles universelles, qui se laissent appliquer à plusieurs autres choses; à des actions, à des pensées, aussi bien qu'à des formes.

Un troisieme, faisant attention au prix et à l'emploi different de ces regles generales, remarqua, que les unes dominoient le plus dans la Peinture, et les autres dans la Poesie; par consequent qu'à l'égard de celles-là la Peinture sçavoit fournir des explications et des exemples à la Poesie, comme à l'égard de celles-ci la Poesie à la Peinture.

Le premier c'etoit l'Amateur; le second le Philosophe; le troisieme le Critique.

Les deux premiers ne pouvoient pas aisement faire un mauvais usage ni de leurs sensations ni de leurs conclusions. Mais quant aux observations du Critique, le principal consiste dans la justesse de l'application sur tel ou tel cas particulier: et comme de tout tems le nombre des Critiques ingenieux a surpassé de beaucoup celui des judicieux, ce seroit un vrai miracle, si cette application s'etoit tousjours faite avec toute la precaution exquise pour tenir la balance juste entre les deux arts.

Si Apelle et Protogene ont confirmé et éclairci dans leurs écrits maintenant perdus sur la Peinture, les regles de cet art par les regles de la Poesie déjà établies, on peut être sur, qu'ils l'auront fait avec toute la moderation et toute la

precision, avec laquelle nous voyons aujourd'hui, qu'Aristote, Cicero, Horace, Quintilien cherchent à appliquer dans leurs ouvrages les principes et les experiences de la Peinture sur l'Eloquence et la Poesie. Car ne faire jamais ni trop, ni trop peu, voila le privilege des Anciens.

Mais nous autres modernes nous sommes flatté, de les devancer de bien loin en changeant leurs petites allées en des grands chemins: dussent meme les grands chemins par la, malgré leur avantage d'être plus courts et plus surs, devenir des sentiers tout aussi peu battus que ceux qui amènent par les deserts.

Apparemment que l'antithese brillante de Simonide, que la Peinture ne soit qu'une Poesie muette, et la Poesie une Peinture parlante, ne se trouva point dans un ouvrage dogmatique. C'étoit un trait d'esprit, comme ce Poete en avoit d'autres, qui en partie sont d'une verité si frappante, qu'on ne prend pas garde à ce que le reste en a de vague et de faux.

Les Anciens pourtant ne s'y abusèrent point. Car admettant pleinement la sentence de Simonide quant à l'impression des deux arts, ils n'oublièrent point de nous bien imprimer dans l'esprit, que malgré la parfaite ressemblance de cette impression, ils differoient encore beaucoup tant à l'égard des objets qu'à l'égard de la maniere de leur imitation. (*δλη και τροποις μιμησεως.*)

Ce ne sont que des Critiques modernes, qui, tout comme si une telle difference étoit absolument imaginaire, ou n'importoit point du tout, ont conclu de ce que la Poesie et la Peinture se ressemblent en partie, des choses bien cruës. Tantot ils releguent la Poesie dans les bornes estroits de la Peinture, tantot ils donnent à remplir à la Peinture toute la vaste sphere de la Poesie: tout ce qui n'est pas defendu à l'une, doit aussi être permis à l'autre: toute ce qui plait ou deplait dans l'une, doit de necessité aussi plaire ou deplaire dans l'autre: et pleins de cette idée ils prononcent avec le ton le plus imposant les jugements les plus superficiels, lorsqu'en remarquant, dans les ouvrages du Poete et du Peintre sur le meme sujet, de ces points, ou l'un s'est éloigné de l'autre, ils en font un crime ou à l'un ou à l'autre, selon que leur gout les porte le plus ou vers la poesie ou vers la peinture.

Cette fausse critique a egaré en partie les *Virtuosos* meme. Elle a fait naitre dans la Poesie la rage de vouloir peindre tout, et dans la Peinture celle des allegories; le tout dans la pleine et pure intention, de faire de l'une un tableau parlant, sans savoir proprement ce qu'elle peut et doit peindre, et de l'autre un Poeme muët, sans avoir consideré, jusqu'à

quel point elle peut exprimer des idées generales sans s'egarer de leur destination et degenerer en une espece d'écriture de simple convention.

D'aller à l'encontre de ce gout manqué, de combattre les jugements trop peu approfondés de Critiques, c'est là le dessein principale des discours suivants.

Ils ne se sont formés qu'occasionellement, et plus selon la suite de ma lecture, que selon le developpement methodique de principes generaux. Ce sont donc plutot des materiaux sans ordre pour en faire un livre, qu'un livre.

Il y a quelques années que j'en ai donné le commencement en Allemand. Je vais le rediger de nouveau et d'en donner la suite en François, cette langue m'étant dans ces matieres tout au moins aussi familiere que l'autre. La langue allemande, quoique elle ne lui cede en rien etant manié comme il faut, est pourtant encore à former, à creer meme, pour plusieurs genres de composition, dont celui-ci n'est pas le moindre. Mais à quoi bon se donner cette peine, au risque meme de n'y reussir pas au gout de ses compatriots? Voila la langue françoise deja toute crée, toute formée: risquons donc le paquet. Et qu'y a-t-il à risquer? Tout delicats que les François sont sur le chapitre de leur langue: je les connois d'assez bonne composition à l'égard d'un etranger, qui n'y pretend à rien, qu'à etre clair et precis.
